

## UN VILLAGE FRANÇAIS AU CŒUR DE L'AMAZONIE (5/5)

À Trois-Sauts, Héolig Quignon, 55 ans, est bien plus qu'infirmière. Seule à assurer les soins pour 600 habitants, elle vit cette expérience comme un défi personnel

# Infirmière du bout du monde

TROIS-SAUTS (Guyane)  
De notre envoyée spéciale

Ici, tout le monde l'appelle «Héo» mais son véritable prénom est Héolig, d'origine bretonne. Héolig, c'est l'infirmière de Trois-Sauts, une brindille blonde aux yeux bleus de 55 ans qui assure les soins dans ce village amérindien de 600 habitants, à une journée de pirogue du premier médecin. Alors forcément, Héolig est bien plus qu'une infirmière. Toute la journée, les villageois défilent dans son poste de santé, le plus reculé de Guyane, aux confins du fleuve Oyapock. Pour une toux, pour une fièvre ou une piqûre de scorpion. Des hommes au visage fatigué, des mères surtout, leurs petits malades accrochés à leur sein. L'infirmière prend le temps de les écouter, de les soigner et de les conseiller. «L'eau du fleuve, tu la fais bouillir au moins dix minutes avant de la donner à boire», explique-t-elle à une maman désemparée par la diarrhée de son enfant, en la regardant dans les yeux et en lui parlant lentement. Car le français, appris à l'école, n'est pas la langue maternelle des Indiens wayampis qui vivent ici, et Héolig veut être sûre d'être bien comprise.

À une autre mère, elle martèle la manière dont elle doit prendre son traitement. Car ici, il faut faire montre de pédagogie. Héolig raconte ainsi qu'un jour, une «maman est arrivée avec son fils de 12 ans atteint d'une grosse otite. Je lui ai prescrit des antibiotiques, à prendre durant une semaine. Le problème, c'est qu'un matin, il avait si mal que sa mère lui a donné... six jours de traitement d'un coup! J'ai eu très peur mais heureusement cela n'a pas eu de conséquences graves.» Inquiète, Héolig était aussi pour Diane, un nourrisson qui n'avait pris que 45 grammes entre l'âge d'un et deux mois. «Quand on me l'a amenée, c'était un bébé en danger, qui pesait 2,2 kg. Je l'ai tout de suite perfusée. Mais avec un bras gros comme mon doigt, pas facile de trouver la veine!» avoue-t-elle. Grâce à la connexion Internet du dispensaire, l'infirmière a pu communiquer par courriel avec le service de néonatalogie de l'hôpital de Cayenne. «La pédiatre m'a soutenue et rassurée en me disant que je faisais ce qu'il fallait. Ce genre de soutien est très important lorsqu'on travaille ici.»

D'autant plus que, entre 16 heures et 8 heures du matin, elle dit se sentir «seule au monde». L'hélicoptère du Samu de Cayenne – qui peut rejoindre Trois-Sauts en deux heures –, ne vole pas de nuit: en cas de gros pépin, l'infirmière ne peut donc compter que sur elle-même et sur une liaison téléphonique par satellite. «On vit tout le temps dans la peur», reconnaît-elle. Chaque soir en se couchant, elle pense à ce qui peut arriver dans la nuit. Ici, j'ai une énorme responsabilité. Quelques jours plus tôt, un homme s'était présenté au poste de santé en disant que sa femme avait très mal au ventre. Celle-ci venait d'accoucher discrètement afin d'éviter, comme le veut la procédure, de se rendre à Cayenne au neuvième mois de grossesse pour mettre au monde son enfant. «Nous étions 36 heures après l'accouchement, elle avait un caillot dans l'utérus, avec un fort risque d'infection et d'hémorragie», se souvient Héolig, qui peut effectuer des échographies au dispensaire, sans toutefois «avoir l'œil aussi exercé qu'un spécialiste». Ce jour-là, elle parvint tout de même à distinguer le caillot et à le retirer à la main. «C'était la première fois», confie-t-elle. Depuis, la maman va bien.

Des «premières fois», il y en a souvent. Des actes qui dépassent ses strictes compétences d'infirmière, plus souvent encore. «Quand je prescris un traitement contre la tension, comme cela m'est arrivé récemment, c'est un traitement à vie. Il s'agit d'une décision lourde que je suis seule



MARINE LAMOUREUX



ALEXANDRE DARWON

## REPÈRES

### L'organisation des soins

► La Guyane dispose d'un réseau de centres de santé (avec un ou plusieurs médecins sur place), dont dépendent, dans les zones particulièrement isolées, des postes de santé (sans médecin sur place mais avec un ou plusieurs infirmiers).

► Trois-Sauts bénéficie d'un poste de santé, lequel dépend du centre de santé de Camopi, à une journée de pirogue, et reçoit régulièrement la visite du médecin de ce centre.

«Héo» à son poste de santé. «Il faut être disponible n'importe quand: la nuit, lorsqu'il faut traverser la forêt pour rejoindre un carbet isolé, et à chaque minute de la journée! C'est parfois lourd à porter», reconnaît-elle.

à prendre. Il faudrait un médecin en permanence ici», estime Héolig, arrivée à Trois-Sauts en avril, avec douze ans de métier derrière elle.

Un choix dicté par une révélation et un rêve d'enfance. «J'ai passé le concours d'infirmière à 40 ans après avoir effectué un remplacement d'aide-soignante», raconte-t-elle. Un coup de cœur. À partir de là, j'ai pratiqué dans de nombreux services en métropole puis en Martinique: cancérologie, traumatologie, pédiatrie... Mais cette Nantaise d'origine, mère de deux enfants de 26 et 35 ans, avait aussi un rêve: descendre le Maroni en pirogue. «Quand je l'ai fait, j'étais si emballée que je me suis dit: "C'est ici que je vais travailler!"» Ni une, ni deux, l'infirmière célibataire plie bagages et obtient plusieurs postes successifs le long du fleuve mythique où les besoins sont immenses: Apatou, Grand-Santi, Papaïchton... Au bout de deux ans et demi, décidément séduite par la Guyane, elle la traverse en largeur, cette fois, pour prendre le poste de Trois-Sauts, en alternance avec une autre infirmière.

«Je serais incapable de rester dix ans au même endroit. Je suis nomade dans l'âme, parce que c'est la meilleure manière de me remettre en question et de continuer d'apprendre», assume Héolig, qui rentre régulièrement en métropole voir ses enfants et garde un contact étroit avec le reste de sa famille par Internet. L'infirmière, cependant, n'a guère le temps de s'étendre sur son parcours, même à l'heure du déjeuner. Ce midi-là, en contrebas de la terrasse où elle prend sa pause, au milieu d'une végétation luxuriante, une femme vient la chercher pour un soin. L'infirmière écrase sa cigarette et réajuste son paréo coloré. «Il faut être disponible absolument

n'importe quand: la nuit, lorsqu'il faut traverser la forêt pour rejoindre un carbet isolé, mais aussi à chaque minute de la journée! Ici, j'ai le sentiment d'être à disposition et c'est parfois lourd à porter, reconnaît-elle. C'est d'ailleurs le grand paradoxe: je suis sollicitée en permanence et... très seule à la fois.» Les liens avec les habitants ne sont pas faciles à nouer et elle le regrette. «Il y a toujours une forme de distance», décrit Héolig. À leurs yeux, on reste un Blanc, l'étranger qui est venu chez eux. L'autre infirmière m'avait prévenue: ici, on est accepté, mais jamais vraiment intégré.»

À ces frustrations s'ajoutent des conditions de travail qu'elle juge insatisfaisantes. «Je touche 1 900 € par mois, dont un forfait de 500 € pour l'astreinte, alors que je travaille quasiment 24 heures sur 24! Je souhaite que mon ancienneté soit prise en compte et être payée en heures supplémentaires. C'est à ces conditions que je resterai», prévient-elle tout de go. Elle voudrait aussi disposer de son propre logement (les deux infirmières le partagent). Toutefois, il en faut peu pour que s'adoucissent les traits de son visage de souris. Voilà Rosine, 4 jours, qui arrive au dispensaire dans les bras de sa mère pour la pesée; puis Robert, l'un des «sages» du village, qui vient s'approvisionner en médicaments avant de partir en expédition de chasse. Héolig ne lésine pas sur la bétadine et les pansements. «Il suffit qu'une petite coupure s'infecte... Tu feras attention, hein, Robert?» Elle prodigue encore quelques conseils, puis reconnaît dans un sourire mutin: «C'est quand même une belle expérience d'être ici, je le vis comme un défi.»

MARINE LAMOUREUX

FIN